

La libération de Fleurey sur Ouche

Le 10 septembre 1994 Fleurey a célébré avec solennité le cinquantième anniversaire de sa libération. Avec le concours de l'Union Fanfare, une très nombreuse assistance, entourant cinquante anciens du premier Bataillon de Choc, a participé à la cérémonie au monument aux morts.



Le 10 septembre 1944, jour de liesse, fut précédé par des journées angoissantes et parfois tragiques.

Le 2 septembre 1944, à la hauteur des Coquelots, un violent accrochage a lieu entre quatre résistants du groupe Malgache qui se rendaient en voiture à Velars et des allemands stationnant au bord de la route nationale avec plusieurs véhicules ; de nombreux coups de feu sont échangés ; une voiture allemande brûle ; mais le résistant René Ducarouge est blessé et son camarade Paul Royer, âgé de 20 ans est mortellement atteint ; une stèle, élevée au bord de la route, rappelle son souvenir. Dans les jours qui suivent, les convois allemands, fréquemment harcelés par les résistants, se succèdent sur la grande route.

Le 7 septembre, de violentes explosions secouent les maisons du village : les allemands détruisent tous les viaducs de la ligne de chemin de fer Paris-Lyon ainsi que le pont métallique de la ligne d'Épinac.

Enfin le 9 septembre les troupes de libération, sous le commandement du colonel Desazars, font mouvement depuis Beaune en direction de Pont-de-Pany, Fleurey, Plombières : il faut contourner les allemands fortement implantés à Nuit-Saint-Georges. A dix-sept heures, un escadron du deuxième régiment de spahis, un peloton de blindés légers et le premier Bataillon de Choc arrivent à Urcy. Le journal de marche du bataillon raconte : "Nous n'oublierons jamais le spectacle que nous apercevons du petit cimetière d'Urcy, cachés derrière une haie. Sous nos yeux, sur la grande route de Paris, défile dans un désordre indescriptible, ce qui reste de l'armée allemande... A pied, à cheval, sur de vieilles charrettes, traînant des bagages ou des canons, essayant d'accélérer mais harassés de fatigue, passent en files interminables ceux qui fuient vers l'Est. Notre présence n'a pas été décelée... mais c'est tellement tentant de tirer dans le tas. Comme une volée de moineaux les voilà qui se dispersent, s'affolent, disparaissent. Nos rafales cessent et quelques instants après le défilé recommence. Il faut bien fuir !"

Une escouade de l'occupant qui stationne aux Charmilles est prise sous le feu de l'artillerie française. Des obus tombent sur Fleurey devant et derrière les Charmilles, dans les prés au bord de l'Ouche. Avec deux canons sortis de la cour, les allemands ripostent en direction de Collonges et de La Colombière où une voiture de paille s'embrase sous un hangar. Jules Bouhin, Armand Bouhin et son fils Jean Paul, âgé de douze ans, se sont abrités dans une cave ; un obus frappe le mur alors que l'enfant est sorti sur le seuil ; un éclat lui traverse le thorax. Transporté à Beaune, Jean Paul ne survivra malheureusement pas à ses blessures.

Presque dans le même temps, monsieur Blanchet, soixante-neuf ans, ancien commandant, qui, près des Tilleuls, observe les événements à la jumelle, est froidement abattu par un adjudant allemand. Peu après l'occupant quitte le village ; tout est bon pour battre en retraite ; deux allemands parmi les derniers font irruption dans la ferme de Victor Grée ; sous la menace, le break et un cheval sont "réquisitionnés".

Une dizaine d'hommes, dont MM Roger Grée, Leroy, Lignier, partent avec une voiture à cheval pour éteindre l'incendie à La Colombière ; le feu est circonscrit mais au retour, ils sont pris à partie par l'ennemi ; Monsieur Leroy est blessé au ventre par un éclat, le cheval est tué ; les hommes n'ont que le temps de sauter derrière un talus et de fuir en remontant la combe ; ils devront passer la nuit dans les bois.

Puis c'est le 10 septembre, le jour de la libération tant attendue. Il est quatre heures trente du matin,